

Du bon usage de l'héritage de Charles Quint

Contre-amiral Francis Bellec de l'Académie de marine

Les traités de partage

Alors que le monde était encore très flou, Espagne et Portugal furent attentifs à se le partager exactement. La rivalité entre le Portugal et la Castille régnait depuis que le pape avait réparti en 1433 et 1435 entre les deux couronnes des droits imbriqués sur cet archipel en bordure du monde fréquenté. D'après le principe de la *Potestas* formulée par Innocent III, le Saint-Père s'arrogeait le pouvoir d'arbitrer un litige entre nations, mais aussi de confier un mandat missionnaire aux monarques chrétiens. L'attribution de pouvoirs souverains sur des pays encore sauvages récompensait la couronne de ses efforts pour la chrétienté, en la dédommageant en quelque sorte de ses dépenses grâce au commerce qu'elle en retirerait.

Afonso V de Portugal reçut en 1455 les droits spirituels sur les territoires africains explorés ou à découvrir jusqu'aux Indes. *Usque ad Indiam* Ils furent confiés l'année suivante à l'ordre du Christ dont l'infant Henri était gouverneur. Légitimé par Sixte IV, le traité luso-castillan d'Alcaçovas entérina en mars 1480 la reconnaissance du monopole de fait du Portugal le long du littoral africain au sud des îles Canaries.

Lorsque Colomb rendit une visite surprise à João II à Val de Paraiso près de Lisbonne à la tombée de la nuit du 9 au 10 mars 1493, le souverain portugais lui fit remarquer que ses découvertes lui revenaient de droit, puisqu'il disposait jusqu'à présent du droit exclusif de rechercher les Indes. Dès le mois suivant, le pape fut prié de préciser les zones d'influence des deux couronnes. Il apparaissait en effet qu'il convenait de mettre de l'ordre dans ces Indes présentes simultanément dans l'est et dans l'ouest, de part et d'autre des mappemondes. La ligne de démarcation nord-sud entre les deux couronnes du temps où la Méditerranée était le nombril du monde, faisait piètre figure quand ce monde explosait d'est en ouest. D'autant plus que l'or étant supposé mûrir sous l'équateur, chacune des deux parties devait avoir sa juste part de chance de le récolter. Renouvelant la compréhension de l'espace, Alexandre VI Borgia opposa à l'ancienne limite horizontale liée à une vision méditerranéenne linéaire du littoral africain, une nouvelle partition est-ouest novatrice. Elle suivait un soi-disant méridien supposé passer à la fois à cent lieues à l'ouest des Canaries et des Açores. Colomb prétendait que cette limite séparait des phénomènes physiques et climatiques très différents. Il est peu probable que le Brésil ait été découvert en secret avant 1500, mais la présence d'une terre dans ces parages était envisageable. En tout cas, João II entama des pourparlers complexes pour obtenir que la partition fut reportée à 370 lieues des îles du Cap Vert, soit grosso modo à égale distance entre les possessions portugaises les plus occidentales et les nouvelles terres castillanes outre-Atlantique.

Le 17 juin 1494, le traité de Tordesillas attribua au Portugal la propriété des terres atlantiques jusqu'à l'actuel méridien 47°30' ouest, qui figura pour la première fois sur la carte dite de Cantino. En 1529, le Traité de Saragosse régla les contestations territoriales aux abords de l'anti-méridien de Tordesillas, en particulier quant aux Moluques et aux Philippines. Le problème était en effet très complexe en un temps sans longitude. Le 13 janvier 1750, Fernando VI pour l'Espagne, et João V pour le Portugal, abolirent la ligne de démarcation du traité de Tordesillas. Nul ne se souciait plus depuis belle lurette du partage du monde entre les royaumes ibériques sous contrôle du Pape. Sauf qu'une immense partie de l'Asie et du Nouveau Monde était effectivement partagée entre les deux empires ibériques.

L'empire de Charles Quint

En 1580 A l'issue d'une querelle de succession entre la duchesse de Bragance, D. Antonio prieur de Crato et Philippe II d'Espagne, Philippe II fut acclamé par les Cortès de Tomar comme Filipe Ier du Portugal. L'Espagne rassemblait les empires des Indes Orientales et du Nouveau Monde.

Les Bragance furent rétablis sur le trône du Portugal en 1640, et l'Espagne reconnut 26 ans plus tard l'indépendance du Portugal.

Au cours de son voyage autour du Pacifique et avant sa disparition, l'expédition Lapérouse fit onze escales, dont sept en des ports habités par des Européens. Sur ce nombre, outre Petropavlovsk en Russie et Botany Bay en cours de colonisation par les Britanniques, trois (La Concepcion, Monterey et Cavite à Manille) étaient sous domination espagnole, et deux (Santa Catarina au Brésil et Macao) appartenaient à la couronne portugaise.

En ne comptant pas l'île de Pâques et Mowée où elle ne mouilla que quelques heures, l'expédition privilégiait les escales austères sans trop de protocole. Les rares escales sauvages lui furent d'ailleurs funestes, puisqu'elle perdit 21 hommes en Alaska et 12 aux Samoa. Le moins que l'on puisse dire est que ses équipages auraient eu tort de trop rêver de beautés exotiques.

Lapérouse renonça à Rio de Janeiro « *parce que les formalités des grandes villes occasionnaient une perte de temps.* »

Il supprima purement et simplement de son programme Tahiti « *n'offrant plus rien à la curiosité* », expliquant que de toute façon, c'est « *un grand bien pour les équipages de faire le tour du monde sans relâcher à O-Tahiti* ». En réalité, Tahiti dérangeait le nouveau parcours funeste qu'il venait de décider d'adopter à la Concepcion et qui le conduirait tout droit sur les récifs de Vanikoro.

Il évita enfin Manille « *où nous trouverions réunis toutes les ressources et tous les plaisirs qu'il est possible de se procurer aux Philippines, mais nous étions à l'ancre devant un arsenal (...) et rien ne pouvait compenser ces avantages.* ».

On peut s'étonner du choix majoritaire de sites fréquentés par des Européens dans le programme de l'expédition Lapérouse. Ses savants remplirent néanmoins leur mission. En les débarquant à Cavite ou à La Concepcion tout en profitant des services qu'il pouvait en attendre, Lapérouse installait des observateurs du siècle des Lumières dans l'univers matérialiste déclinant des conquistadores. Le contraste entre les préoccupations des Français et celles de leurs hôtes est saisissant. Il met en relief l'évolution des motivations des grands voyageurs, depuis l'esprit des découvertes des 15^e et 16^e siècles puis de leur exploitation par les marchands au 17^e, jusqu'à leur investigation humaniste et savante au 18^e et au 19^e siècle.

Les conquérants des âmes.

Si Lapérouse n'est pas anticlérical, il est du moins extrêmement dubitatif quant à la légitimité de la vie monacale contre nature : « *Le malheur de n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille, d'être célibataires par état sans être séparés du monde et vivre retirés dans leurs cellules les ont rendus et devaient les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique.* »

Même quand il loue le zèle des moines, Lapérouse dénonce leur oisiveté comme inutile à la société : « *J'ai déjà fait connaître avec liberté mon opinion sur les moines du Chili dont l'irrégularité m'a paru en général scandaleuse. C'est avec la même vérité que je peindrai ces hommes vraiment apostoliques, qui ont abandonné la vie oisive d'un cloître pour se livrer aux fatigues, aux soins, aux sollicitudes de tous les genres.* »

Il y a pire.

« *La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition ont peuplé ce royaume de couvents de filles et d'hommes. (...) Leur effronterie ne peut être exprimée. J'en ai vu rester au bal jusqu'à minuit, à la vérité éloignés de la bonne compagnie. (...) Personne plus que ces mêmes religieux ne donnait à nos jeunes gens de meilleurs renseignements sur des endroits qu'ils n'auraient dû connaître que pour en interdire l'entrée.* » (La Concepcion)

Attaché aux droits de l'homme, Lapérouse réproouve avec colère la méthode employée pour convertir les âmes par la coercition allant jusqu'aux châtiments corporels sur lesquels il s'étend à plusieurs reprises avec : « (les) *yeux d'un voyageur qui, plus ami des droits de l'homme que théologien, aurait désiré qu'aux vérités du Christianisme on eût joint une législation qui peu à peu eût rendu citoyens*

des hommes dont l'état ne diffère presque pas aujourd'hui de celui des nègres des habitations de nos colonies, régies avec douceur et humanité. » (La Concepcion)

Mais l'aspect le plus constructif de la critique des religieux ibériques hors des concepts purement philosophique est la constatation agacée que le catéchisme espagnol ne cherche pas à former des citoyens porteurs de progrès.

« La Nouvelle Californie n'a pas encore un seul habitant malgré sa fertilité. (...) Je crois que de bonnes lois et surtout la liberté du commerce lui procurerait bientôt quelques habitants. (...) Il est impossible de prévoir d'ici à bien longtemps une nombreuse population dans aucune de ses colonies, relativement (...) à la politique constante de ce gouvernement de n'admettre qu'une religion et d'employer les moyens les plus violents pour la maintenir. (...) Le régime des peuplades converties au Christianisme serait plus favorable à la population si la propriété et une certaine liberté en étaient la base. » (Monterey)

« Si ce zèle était éclairé d'un peu de philosophie, ce système (serait) sans doute le plus propre à assurer la conquête des Espagnols et à rendre ces établissements utiles à la métropole, mais on ne songe qu'à faire des Chrétiens et jamais des citoyens. » (Manille)

La gestion selon Lapérouse

Lapérouse était de caractère sinon inquiet, du moins préoccupé. Indépendant d'esprit au point de braver les conventions et les usages, il exprimait ses sentiments sans les édulcorer. Critique envers les religieux dont il réprouvait la licence ou au contraire le rigorisme inhumain, intarissable d'éloges quant aux hôtes qui le recevaient avec la courtoisie des gentilshommes, Lapérouse s'indigna partout de la gestion déplorable des richesses naturelles et humaines de leurs empires par l'Espagne et le Portugal. La lourdeur des systèmes étatiques mis en place par la Carreira da India et la Casa de Contratacion les détruisait tout autant que la prévarication et le relâchement des mœurs de la société tropicale. Tous les reproches de Lapérouse quant à des taxes asphyxiantes et au désintéressement improductif des populations étaient assortis de suggestions tendant à doper les échanges commerciaux par la franchise et la liberté du commerce, et la société par l'octroi de droits civiques généreux. Comme beaucoup d'officiers de marine, Lapérouse avait des idées libérales en avance sur son temps, à l'opposée de l'approche espagnole des colonies.

« On y pêche environ 400 baleines chaque année, dont la production tant en huile qu'en spermaceti est envoyée à Lisbonne par Riojaneiro. Les habitants ne sont que simples spectateurs de cette pêche qui ne leur procure aucun profit, et si ne gouvernement ne vient à leur secours, (...) un des plus beaux pays de la Terre languira éternellement et ne sera d'aucune utilité pour la métropole. » (Santa Catarina)

« Il n'est point dans l'univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili. » (La Concepcion)

« . Mais l'influence du gouvernement contrarie sans cesse celle du climat. (...) Ce royaume dont les productions, si elles étaient à leur maximum, alimenteraient la moitié de l'Europe, dont les laines suffiraient aux manufactures de France et d'Angleterre, dont les troupeaux employés en salaisons produiraient un revenu immense, ce pays, dis-je, ne fait aucun commerce. » Et plus loin la clé mentale de cette carence : « En sorte que la balance du commerce est toujours au désavantage du Chili, qui ne peut avec son or et ses minces objets, solder le sucre, le tabac, les étoffes (...) et généralement les différentes quincailleries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie. »

Et les conseils :

« Il est évident que si la cour d'Espagne ne change pas de système, si la liberté du commerce n'est pas autorisée, si les différents droits sur les consommations étrangères ne sont pas modérés et si on perd de vue qu'un très petit droit sur une consommation immense est plus profitable qu'un droit trop fort qui anéantit cette même consommation, le royaume du Chili ne parviendra jamais au degré d'accroissement qu'il doit attendre de sa situation. » (La Concepcion)

« On ne peut assez s'étonner que les Espagnols qui avaient des rapports si prochains avec la Chine par Manille (...) aient ignoré jusqu'à présent la valeur de cette précieuse fourrure. (la loutre)» (Monterey)

L'analyse visionnaire de Lapérouse sur la situation économique de Macao mérite attention à 55 ans et une quarantaine de milles à peine de la fondation de Hong Kong.

« Les Chinois font avec les Européens un commerce de cinquante millions dont les deux cinquièmes sont soldés en argent, le reste en draps anglais, en calin de Batavia ou de Malac, en coton de Surate ou de Bengale, en opium de Patna, en bois de sandal et en poivre de la côte de Malabar. (...) On ne rapporte en échange de toutes ces richesses que du thé vert ou noir avec quelques caisses de soie écrue pour les manufactures européennes, car je compte pour rien les porcelaines qui lestent les vaisseaux et les étoffes de soie qui ne procurent aucun bénéfice. (...) Il ne se boit pas une tasse de thé en Europe qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à Canton (...) et ont sillonné la moitié du globe pour apporter cette feuille sans nos marchés. »

« Il est certain que si le port de Macao devenait franc, et si cette ville avait une garnison qui pût assurer les propriétés commerciales qu'on y déposerait, les revenus des douanes seraient doublés et suffiraient sans doute à tous les frais du gouvernement. (...) Macao (deviendrait) une des villes les plus florissantes de l'Asie, et cent fois supérieure à Goa qui ne sera jamais d'aucune utilité à sa métropole. »

Le gestion du « galion de Manille » à partir d'Acapulco à travers l'interminable et dangereuse route transpacifique était coûteuse et difficile :

« Je crois qu'il serait difficile à la société d'hommes les plus éclairés d'imaginer un système de gouvernement plus absurde que celui qui régit ces colonies depuis deux siècles. Le port de Manille qui devrait être franc et ouvert à toutes les nations a été jusque dans ces derniers temps fermé aux Européens et entrouvert seulement à quelques Maures, Arméniens ou Portugais de Goa. »

Droits cumulés, despotisme et confiscations arbitraires, inquisition et surveillance de chaque instant.. Une société hiérarchisée dont les privilèges et les préséances compliquées faisaient subir aux marchands toutes les vexations. C'était le coût exorbitant du commerce avec la Chine.

Tout au long de son voyage, Lapérouse a porté le regard d'un homme de progrès sur un empire colonial sclérosé. Trente-deux ans après son passage au Chili, San Martin remporta les premières victoires qui allaient déterminer son indépendance et entraîner en chaîne celle de l'Amérique latine.